



Notes du mont Royal

WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM



Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES

Bibliothèque nationale de France (BnF)

LA REVUE DE PARIS

2713.

LA

REVUE DE PARIS

SEIZIÈME ANNÉE

TOME PREMIER

Janvier-Février 1909



PARIS

BUREAUX DE LA REVUE DE PARIS

85^{bis}, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85^{bis}

1909



Notes du mont Royal

WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM



Une ou plusieurs pages ont été volontairement omises ici.

BOULETS HUMAINS

Ce titre est celui d'un livre écrit par un jeune lieutenant de l'armée japonaise, nommé Tadayoshi Sakurai¹, qui fit partie de l'armée chargée de prendre Port-Arthur. Sa campagne fut courte : débarqué le 24 mai 1904, il fut grièvement blessé le 24 août et rapatrié. Il employa les loisirs de la guérison à écrire le récit de ce qu'il avait vu. Le comte Okuma, ancien ministre des Affaires Étrangères et fondateur d'une Université libre, composa une préface pour cet ouvrage que le public japonais accueillit avec faveur. En un an 40 000 exemplaires furent vendus. On peut donc affirmer que ces souvenirs répondent à l'idée que la nation se fait de son corps d'officiers.

A ce titre, ils sont précieux pour nous. Ils ne contiennent pas de vues d'ensemble, ni de profonds aperçus stratégiques ou tactiques. L'horizon est très borné : c'est celui d'un chef de section. Mais les sentiments et les mobiles sont exposés avec intensité. Les Japonais que nous fréquentons se couvrent volontiers d'un masque de scepticisme stoïque. Sakurai est un croyant qui multiplie les allusions aux cultes nationaux. Il a l'âme sensible et il verse plus de larmes qu'un romancier à la mode au XVIII^e siècle. Mais tandis que celui-ci nous agace parfois parce qu'il est maniéré, peu sincère et dépourvu de volonté, Sakurai nous émeut toujours parce que derrière les larmes nous sentons une âme virile, l'idée de la mort et le sacrifice généreux et permanent de la vie. C'est un héros.

1. *Human bullets*, traduction anglaise de Masujiro Honda.

*
* *

Il appartenait à un régiment de la 11^e division qui se recrute et tient garnison dans l'île de Shikoku, au sud de la mer intérieure. Rarement les étrangers la visitent; aussi les traditions du vieux Japon s'y conservent sans mélange. Quand la guerre éclata, Sakurai avait vingt-cinq ans; il était lieutenant en second et porte-drapeau. L'ordre de mobilisation n'arriva qu'au milieu d'avril 1904, c'est-à-dire deux mois après le commencement des hostilités. Pendant cette longue attente, le régiment était plein d'impatience et priait pour la mobilisation, comme les paysans japonais, en temps de sécheresse, prient pour la pluie. L'enthousiasme fut général. Un réserviste, nommé Nakamura, avait une femme invalide et un enfant de trois ans et il était dénué de toutes ressources. La veille du départ, la femme acheta deux sous de riz et un demi-sou de combustible pour le repas d'adieu. Les gens très pauvres ne mangent de riz que les jours de solennité et se nourrissent de millet. Le lendemain matin, Nakamura rejoignit son poste sans faire entendre aucune plainte. Sa famille et celle de milliers d'autres, furent secourues par les voisins compatissants, afin que toute l'énergie et l'attention des soldats fussent concentrées sur les devoirs militaires. Ceux qu'on refusait pour insuffisance physique suppliaient qu'on les prît.

Après avoir mis les effectifs des compagnies sur le pied de guerre, on laissa le surplus des réservistes valides au dépôt, afin de combler les vides qui se produiraient au cours de la campagne. Beaucoup en ressentirent une extrême humiliation. L'un d'eux, Togo Miyataka, était logé dans un vieux temple bouddhique, car les temples servaient de casernes supplémentaires. Il résolut de se suicider « afin que son esprit, délivré des liens du corps, pût combattre avec ses camarades vivants ». La nuit du 11 au 12 mai, la pluie tombait goutte à goutte sur la toiture du vieux temple. Togo se leva, tandis que ses camarades dormaient, et griffonna quelques lignes d'adieu : « Je ne peux supporter la pensée de ne pas partir avec les autres. Personne n'a voulu m'emmener malgré mes supplications. Je prouverai ma loyauté par ma mort. » Il murmura

Banzai (le hurrah japonais) en l'honneur de l'empereur, et, en versant un torrent de larmes, s'ouvrit le ventre avec son couteau. Le bruit réveilla ses voisins. On le porta à l'hôpital où on réussit à le guérir. Plus tard même on put l'envoyer à l'armée.

Les opérations de la mobilisation s'achevèrent dans le plus grand ordre et non sans lenteur. Elles étaient entremêlées d'exercices, de harangues patriotiques et de lectures des instructions impériales qui contiennent les devoirs des soldats et marins. L'enthousiasme était chauffé à blanc.

Le jour fixé pour le départ était le 21 mai : on devait se rassembler à six heures du matin :

Notre joie, dit Sakurai¹, était sans limite. Nous touchions à la plus grande action de notre vie. L'homme brave pleure, mais il ne pleure pas au moment de la séparation, dit un proverbe. Naturellement nous étions prêts et résolus à accueillir le meilleur comme le pire. Mais à cause même de cette résolution et de cette attente, nous pensions à l'éternelle séparation du père et de l'enfant, de l'époux et de l'épouse, du frère et de la sœur. Il y a des pleurs même dans les yeux d'un diable². Comment n'y aurait-il pas eu dans les nôtres des larmes invisibles que nous refoulions sous le masque du sourire.

La nuit qui précéda mon départ, je regardai les photographies de mes amis, je mis en ordre les tiroirs de mon bureau et je disposai mes affaires de telle sorte que ceux qui me survivraient y vissent clair. Puis je m'endormis paisiblement sur les nattes.

A trois heures du matin, trois coups de canon furent tirés de la tour du château. Je me levai, je pris un bain d'eau pure, je revêtis le meilleur de mes uniformes, je m'inclinai vers l'est où réside notre Souverain, je lus solennellement la déclaration de guerre³ et j'annonçai à Sa Majesté que son humble sujet était prêt à partir. J'offris mes dernières prières — je pensais alors qu'elles seraient les dernières — devant l'autel familial de mes ancêtres⁴; et je sentis un

1. *Human bullets*, p. 15.

2. Diction populaire.

3. Tandis que, chez les peuples d'Occident, une communication du Chef de l'État paraît l'expression des idées du parti qui détient la majorité au Parlement, toute parole du Mikado est accueillie comme parole d'évangile. Aucun Japonais ne la discute. Les proclamations impériales sont toujours rédigées en style tempéré. Elles ne s'inspirent que des intérêts permanents du Japon.

4. Il contient autant de tablettes de bois qu'il y a d'ancêtres dont on veut honorer le souvenir. Chacune porte le nom sous lequel le défunt était connu de son vivant et celui qu'il a reçu après sa mort. On croit qu'une portion de l'âme, une de ses enveloppes, reste fixée à sa tablette.

tressaillement de tout mon être comme si mes ancêtres me donnaient un ordre et me disaient : « Tu ne t'appartiens pas. Pour le service de sa Majesté, tu dois sauver la Nation d'un désastre, dussent tes os être broyés et ta chair déchirée. Ne déshonore pas tes ancêtres par un acte de lâcheté. » Ma famille et mes amis se réunirent pour boire avec moi un dernier verre de saké et me féliciter.

Mon père me dit : « N'ayez aucun souci de vos affaires domestiques et mettez en pratique les bonnes résolutions que vous avez prises depuis longtemps. Je suis prêt à supporter votre mort. Ajoutez une fleur d'honneur au nom de notre famille, en vous distinguant dans le service de notre pays. » Je lui répondis : « N'ayez aucune anxiété à mon sujet. Voici la plus belle occasion qu'un soldat puisse avoir. Prenez seulement soin de votre santé¹. »

Quand vint l'heure du départ, je me levai, je pris mon sabre qui avait été placé sur l'autel familial, je bus la coupe des adieux que ma chère mère avait remplie d'eau pure² et je quittai ma demeure d'un cœur et d'un pied légers, tout en m'attendant à ne plus en franchir le seuil.

Un souffle d'héroïsme animait tout le régiment. Cette même nuit, la femme d'un officier mourut, laissant un enfant en bas âge. Le mari ne songea pas à rester en arrière pour l'enterrer. Il partit en refoulant avec peine ses larmes. Tout le monde était désireux de servir, et la nation était non moins désireuse de secourir les familles de ses défenseurs. Sakurai attribue avec raison les victoires japonaises à cette admirable unanimité des sentiments.

*
* * *

Le départ du régiment eut lieu en présence du gouverneur civil, au milieu des *banzai* de la foule et des chants patriotiques des enfants des écoles. Les vieilles femmes murmuraient des prières en faisant glisser leurs chapelets sous leurs doigts flétris : « Notre grand Bouddha prendra soin de vous. Faites pour le mieux, messieurs les Soldats. »

1. Ces phrases sont à peu près conventionnelles; elles durent être prononcées dans un grand nombre de familles.

2. Ceci est une cérémonie shintoïste et presque un sacrement. On attache à la coupe d'eau pure une idée de purification; elle s'offre à toute personne mourante. Ici elle signifie la croyance à la mort prochaine de Sakurai.

Un sentiment indicible de solidarité animait le régiment. Chacun sentait que le colonel était le père remplaçant la famille absente. Les soldats comprenaient qu'ils étaient « les pieds et les mains de leurs chefs ».

Le voyage se passa gaiement. Le débarquement commença le 25 mai. Il eut lieu sur la plage où avait débarqué l'armée du général Oku, au sud de Pitsewo, trois semaines plus tôt. Il fut pénible parce que les transports ne pouvaient s'approcher à moins de 4 kilomètres du rivage. La fin du trajet devait se faire en jonques chinoises traînées par un remorqueur. Quand l'État-Major du régiment et deux compagnies furent à terre, le temps devint si mauvais que des bateaux allèrent à la dérive : un homme et un cheval se noyèrent. Il fallut interrompre l'opération. On était sur une terre désolée, sablonneuse, à ondulations monotones, si différente du Japon montagneux et verdoyant qu'elle paraissait l'œuvre inachevée d'un créateur maladroit¹. Les habitants malpropres et cupides n'avaient rien d'attirant. L'ordre vint de chercher un gîte dans un village assez éloigné sans attendre la réunion de tout le régiment. On se mit en marche et on arriva à la nuit close. On dormit malgré la saleté et les mauvaises odeurs. Le lendemain on fut réveillé par ce qu'on prit pour des éclairs et du tonnerre. C'était en réalité le canon de Nanchan.

Sakurai n'assista pas à la lutte, bien que les 500 hommes de son régiment qui étaient débarqués la veille se fussent rapprochés jusqu'à hauteur des ambulances. Ils eurent pour mission de garder le champ de bataille après l'action. C'était une horrible scène de dévastation, dont la conquête avait coûté 4 000 morts ou blessés. Empilés, les cadavres japonais brûlaient en répandant une odeur étrange de chair grillée. « Des centaines de héros furent consumés comme en un sacrifice à la patrie et leurs âmes montèrent au ciel dans des tourbillons de fumée². » On enterra les Russes après avoir recueilli ce qui pouvait servir à les identifier. Beaucoup de blessés restèrent deux jours sans soins et sans nourriture. En bon bouddhiste,

1. Les Japonais croient que leurs îles ont été créées par les dieux, ancêtres du Mikado.

2. *Human bullets*, p. 54. Au Japon on enterre les morts, mais on n'a aucune répugnance à les brûler, quand le nombre en est trop considérable.

Sakurai éprouva autant de pitié pour les chevaux blessés que pour les hommes. Un de ses anciens maîtres, le moine Kwatsurin Nakabayashi accompagnait l'armée comme infirmier volontaire. Il recueillit des fragments d'obus pour élever une statue de bronze à la déesse Bato Kwanon ¹ « afin de réconforter les esprits des chevaux morts à la guerre ». Un autre moine bouddhiste, Doanit, proposa d'ajouter un article au code de la Croix-Rouge en faveur des chevaux, « au nom de nos principes d'humanité ² ».

Peu après, le régiment de Sakurai alla relever un corps de la 3^e division que le général Oku emmenait dans le Nord. Il dit qu'à la vue de ces hommes aux vêtements couverts de boue et parfois tachés de sang, mais couronnés de la gloire de Nanchan, il se sentit honteux de son inexpérience. Il éprouva le sentiment d'un « paysan qui a manqué le train et regarde, la bouche ouverte, la traînée de fumée qui disparaît ».

*
* *

Quelques semaines se passèrent à des travaux de fortification en avant de Dalny qui allait devenir la base maritime de l'armée chargée d'enlever Port-Arthur. Dans les trois ou quatre kilomètres qui séparaient les lignes japonaises des lignes russes, les éclaireurs échangeaient des coups de fusil et se faisaient des prisonniers. La plupart des prisonniers russes ignoraient les noms de leurs généraux. L'un d'eux, blessé à mort, demanda avant d'expirer que l'on prévint sa femme et son enfant. L'aumônier Toyama récita les prières bouddhiques et planta une croix sur son corps, ce qui est un bel exemple de tolérance.

Le 26 juin, Sakurai reçut le baptême du feu. Il s'agissait d'enlever une portion de la ligne de défense russe d'où l'on

1. Bato Kwanon ou Kwanon à la tête de cheval est la Kouanyin, déesse de la miséricorde des Chinois. C'est la patronne des chevaux. Au Japon on rencontre parfois son image au bord des chemins. On lui présente les chevaux malades et on lui offre des ex-voto après leur guérison.

2. Il s'agita pour introduire cette dernière question à la conférence de la Haye, mais il ne paraît pas avoir réussi.

voyait à 14 kilomètres de distance ce qui se passait à Dalny. L'opération fut effectuée vaillamment aux cris de Tokkan! Tokkan! Le sens littéral de ce cri de guerre est « Assaut final ». Après la victoire, on chanta le Kimi-ga-yo¹ et on entonna un banzai (hurra) en l'honneur de l'Empereur.

Une semaine plus tard, les Russes tentèrent de reprendre le terrain perdu, parce qu'il était un observatoire aussi bon du côté de Port-Arthur que de Dalny, mais ils échouèrent, car les Japonais se tenaient en garde, suivant le précepte du grand Shogun Iyeyasu : « Au moment de la victoire, serre les cordons de ton casque. »

Jusqu'à la fin de juillet, les Japonais restèrent sur la position conquise et s'y fortifièrent. Les Russes ne les attaquèrent pas, mais ils les canonnèrent souvent. On remarqua que de gros projectiles tombaient dans les fonds des vallées défilées aux heures où des officiers s'y réunissaient. Les Russes en étaient avertis par des bergers chinois à leur solde. Ceux-ci gravissaient, avec leurs animaux, une montagne visible pour les Russes et située derrière les lignes japonaises. Ils avaient tout un code dans lequel telle direction ou tel village, sur lequel il convenait de tirer, était désigné par une vache noire, ou un troupeau de moutons, ou autre chose.

Le travail de jour et de nuit, le repos insuffisant, la mauvaise eau, les pluies torrentielles, après lesquelles on ne pouvait se sécher et qui perçaient les toiles des tentes, amenèrent une épidémie de dysenterie dans le camp japonais. Sakurai en fut atteint, mais il eut le bonheur d'être remis sur pied grâce aux soins dévoués de deux médecins et de son ordonnance. Celui-ci était un soldat qu'il avait dressé comme recrue et dont il admirait la fidélité, la sincérité, et le zèle. Il s'appelait Bunkichi Takao. On ne pouvait imaginer de cœur plus tendre. Il passait les nuits à frictionner la poitrine et les bras de son officier et oubliait sa propre fatigue. Puis il écrivait à la famille de Sakurai des lettres où se trouvaient des passages comme celui-ci :

1. Hymne national dont voici la traduction : « Que le pouvoir de notre empereur dure mille ans, jusqu'à ce que le caillou du rivage soit devenu un grand rocher gris et moussu ! »

N'ayez aucune inquiétude, car je prends bien soin de mon lieutenant. Il peut se faire que nous soyons séparés sur le champ de bataille, mais je garderai mon lieutenant même après la mort. Je n'oublierai jamais sa bonté. Toujours et toujours, considérez-moi comme un membre de votre famille.

Parmi les hommes du régiment se trouvait un nommé Heigo Yamashita ; il était sérieux, obéissant et toujours prêt à remplir les devoirs pénibles. On le considérait comme un modèle. Un jour il dit à ses camarades :

Je ne veux pas revenir vivant. Mon désir le plus cher est de rejoindre mes camarades morts il y a dix ans¹ et de leur dire que la vengeance est complète, mais j'ai un frère aîné qui vit dans la pauvreté. Quand je mourrai, faites-lui savoir que ma fleur mortuaire à fleuri brillamment.

Peu après, en revenant de porter un ordre, il eut l'abdomen traversé. On le porta à la station de premier pansement où le colonel alla le consoler et l'exhorter. Déjà il était à l'agonie. Il mourut en disant : « Pardonnez-moi, vengez-moi. » Il s'excusait de n'avoir pas fait plus. Le lendemain, l'aumônier Toyama l'enterra, lut les prières bouddhiques, lui donna un nom posthume et érigea le poteau qui le portait face à Port-Arthur, « pour que son esprit pût en voir la chute ».

Un soir, le général Tsuchiya, commandant la 11^e division, prescrivit un service funèbre pour ceux qui étaient morts depuis le commencement de la guerre. Un autel, qui était une caisse trouvée chez un fermier, fut érigé sous quelques saules en vue de Port-Arthur. On le couvrit d'un drap blanc et d'une image d'Amida Bouddha que l'aumônier Toyama avait emportée. En avant, on empila les boîtes contenant les cendres². Les cierges répandaient une lumière lugubre à la place du jour qui baissait. « Des insectes bourdonnant semblaient chanter l'inconstance de toute chose. Bientôt une petite averse tomba et les gouttes, qui glissaient sur les feuilles des saules agités par le vent, paraissaient les larmes du ciel. »

1. Pendant la guerre sino-japonaise de 1894.

2. Ces boîtes cubiques, d'environ 12 centimètres de côté, sont envoyées aux familles comme souvenir des défunts. Elles contiennent un os, des cendres du bûcher, bref des reliques.

Les officiers formèrent un demi-cercle autour de l'autel et les soldats se tinrent derrière eux. L'aumônier lut les écritures. Puis le général Tsuchiya s'avança, brûla de l'encens et resta la tête baissée pendant quelques minutes.

Son cœur, dit Sakurai, débordait de douleur et de gratitude et ses lèvres murmuraient : « Vous avez bien agi. » Les esprits des héros morts durent être attristés par la nécessité d'abandonner un aussi excellent général. Les autres officiers, un à un, suivirent le général, s'inclinèrent et brûlèrent l'encens en plaignant leurs malheureux subordonnés. « Vous avez combattu bravement et prouvé le succès de l'éducation que je vous ai donnée. Vous avez fidèlement rempli votre devoir et vous avez été d'utiles instruments dans les mains de Sa Majesté. » Tel fut le tribut muet de chaque officier à ses hommes. Les hommes qui étaient entrés au service le même jour que leurs malheureux camarades et avaient rempli les mêmes devoirs envièrent leur mort héroïque. Les gouttes qui humectaient les manches des officiers et des soldats ne provenaient pas toutes de la pluie¹.



Le 25 juillet, l'armée japonaise était au complet et le parc de siège avait débarqué. Dès lors on pouvait marcher en avant. La première chose à faire était de rejeter les troupes russes sur les fortifications. Le général en chef Nogi donna l'ordre de les attaquer le lendemain. Le général de brigade Yamanaka exposa en détail le plan du combat aux officiers. Le colonel de Sakurai, Aoki, fit appel à l'esprit du Bushido (le code de la chevalerie du vieux Japon); il dit que toutes les vies du régiment lui appartenaient et qu'il n'hésiterait pas à les sacrifier. A tous les degrés de la hiérarchie, on prononça des harangues patriotiques. L'ardeur des troupes était telle que la position ennemie était déjà conquise avant l'attaque, dit Sakurai. Elle résista néanmoins deux jours.

Pendant la nuit du 25 au 26 juillet, on se nettoya et on changea de linge pour mourir propre. Le 26, le régiment de Sakurai ne fut engagé qu'assez tard. Comme porte-drapeau,

1. *Human bullets*, pp. 124 et 125.

il marchait avec le colonel et la réserve. Le vent très fort agitait l'étoffe et par moments menaçait de l'arracher. Tout à coup un obus éclata au-dessus; un de ses éclats enleva une partie du drapeau et un autre tua un homme à côté. Le colonel « impassible comme Nio ou Fudo¹ » se borne à dire : « C'est bien, n'est-ce pas, comme à la manœuvre? » Il avait tant de sang-froid qu'il suffisait aux hommes de le regarder pour chasser toute tentation de découragement.

Le régiment passa la nuit à 5 ou 600 mètres des lignes russes. Le 27 au matin, comme l'artillerie japonaise ne parvenait pas à ébranler les Russes, on se décida à lancer sur eux des *boulets humains*. Leur effort vint se briser contre un escarpement qu'il était impossible de franchir : « Autant valait battre une grande cloche de temple avec une épingle². » Le général de brigade prescrivit de suspendre l'attaque jusqu'à cinq heures du soir, afin de laisser le temps à l'artillerie de produire son effet.

On n'avait presque rien mangé, ni bu, depuis l'avant-veille. Le lieutenant Kwan, adjudant de bataillon et ami de Sakurai, s'approcha d'un groupe d'officiers avec une bouteille de bière : « Voilà-t-il pas une chose rare, de la bière? Je la portais dans ma ceinture depuis hier pour boire un banzai sur la position ennemie. Buons ensemble la coupe des adieux. Vous avez tous été très bons pour moi. J'ai résolu de faire une belle mort aujourd'hui. » Kwan parlait avec gaieté et cependant il était sérieux. Il remplit son gobelet d'aluminium avec le liquide doré et le fit passer à la ronde. Son service consistait à diriger l'ensevelissement des morts. Il disait à ses hommes : « Couvrez-les de terre avec soin, parce que sous peu je serai traité de même. » Effectivement il fut tué peu d'heures après.

Un autre ami de Sakurai, le lieutenant Yatsuda, tira de sa poche un paquet de châtaignes sèches³ et dit à son ordonnance :

1. Des divinités à l'aspect terrible, dont le nom se présente naturellement sous la plume du très peu sceptique Sakurai.

2. Les cloches des temples au Japon sont dans des constructions basses et ouvertes. Chaque fidèle peut les faire résonner en ébranlant une lourde poutre horizontale qui sert de marteau et qui est suspendue à côté.

3. Le mot *Cachi* signifie à la fois châtaigne et victoire, d'où l'usage de donner des châtaignes à un soldat qui part pour la guerre : c'est un gage de succès.

« Ceci a été offert aux dieux par ma mère. Elle m'a recommandé d'en manger avant de combattre. Je vais en prendre une, mangez-en une autre. C'est peut-être notre dernier adieu. » Ils se saluèrent poliment et chacun grignota sa châtaigne. Yatsuda fut tué avant Kwan. L'un et l'autre avaient le pressentiment de leur fin.

A cinq heures du soir l'attaque recommença. Le régiment arriva dans l'angle mort, au pied de l'escarpement russe, en subissant des pertes énormes. Il se mit à casser des rochers et à empiler des pierres en gradins pour faciliter l'assaut. Vers la fin de la nuit, à la clarté incertaine d'une lune prête à se coucher, le major Achino, qui commandait le 2^e bataillon, envoya au colonel Aoki le message suivant : « Notre bataillon va monter à l'assaut et s'attend à être anéanti. J'espère que vous aussi vous prendrez l'offensive. Je souhaite et je crois que mon colonel très vénéré et aimé sera l'heureux commandant de l'attaque, et qu'au soleil levant notre drapeau flottera sur les parapets ennemis. Je vous offre mes respects et vous dis adieu. » A ce moment on entendit dans le lointain les sons solennels du Kimi-ga-yo. Chacun crut que l'Empereur en personne lui ordonnait d'aller en avant. Malgré le courage de tous, le combat corps à corps dura longtemps. Ce ne fut que le 28 juillet à huit heures du matin que les Japonais furent maîtres incontestés du champ de bataille.

*
* *

Depuis cinquante-huit heures il n'y avait pas eu de distribution et l'on n'avait pas dormi. On se jeta sur du pain noir et des morceaux de sucre laissés par les Russes et on s'endormit sans se soucier des cadavres voisins. Quand on fut un peu reposé, on fit l'inventaire de ce que les Russes avaient négligé d'emporter. On trouva entre autres choses des notes prises par un général. L'une d'elles était ainsi conçue : « L'armée japonaise sait bien marcher, elle ne sait pas se retirer. Quand elle attaque une position, elle persiste dans son entreprise avec la plus grande obstination. Je l'approuve, cependant il y a des circonstances où la marche en avant est

impossible et où une retraite est utile. Les Japonais poursuivent l'attaque sans souci du danger. Probablement les livres de tactique japonais n'étudient pas les retraites. » Tel était en effet l'esprit qui animait les Japonais et auquel ils durent leurs victoires.

Les Russes avaient pris position en avant de Port-Arthur et pensaient que les Japonais leur laisseraient le temps de s'y fortifier. Mais dès le 29 juillet, le général Nogi mit son armée en marche. Le 30 à trois heures du matin Sakurai fut envoyé au quartier général de la brigade pour y prendre des ordres. Il y avait près d'une heure de marche qu'il fit accompagné de son ordonnance. Il reçut des dispositions de détail pour une attaque à effectuer à cinq heures. Craignant de revenir trop tard à son corps, il se dépouilla de ses habits qu'il remit à son ordonnance et tout nu, son revolver d'une main et son sabre de l'autre, il se mit à courir l'espace d'un ri et demi (5800 m.) Les Japonais n'ont pas le même sens de la décence que les occidentaux. Il délivra son message et comme le régiment partait, il vit le moment où il serait forcé de marcher à l'ennemi tout nu. Heureusement l'ordonnance ne tarda pas trop à paraître. Les Russes surpris ne firent pas de résistance et se retirèrent sur les ouvrages de Port-Arthur.

Les derniers combats furent l'occasion de brèves félicitations de l'Empereur et de l'Impératrice. Elles¹ étaient écrites sur un ton simple et tempéré, qui est presque celui de la conversation. Elles excitèrent dans l'armée des sentiments d'un loyalisme intense.

Puisque nous, humbles sujets, sans aucun mérite spécial, dit Sakurai, étions ainsi reconnus et encouragés par leurs Majestés, comment pourrions-nous réjouir leurs cœurs révérents ? Il est difficile de rendre la millième partie d'une telle faveur ; un chaud combat de quelques jours n'est rien pour nous. Ces messages impériaux nous firent honte. Nous craignions de ne point mériter l'amour sans bornes et l'indulgence de leurs Majestés. Les esprits des loyaux et braves soldats qui sont morts sur le champ de bataille ont dû

1. Voici celles de l'Empereur (celles de l'Impératrice sont pareilles) : « L'armée d'investissement a plusieurs fois bravé les avantages naturels des positions avancées de Port-Arthur ; elle a combattu avec courage plusieurs jours de suite ; elle a enfin rejeté l'ennemi sur sa ligne principale de défense. Nous sommes profondément touchés par sa valeur. »

répandre des larmes de reconnaissance en entendant ces précieux messages. Après ces messages impériaux, tout le monde se sentit excité et le moral de l'armée devint meilleur. Les collines escarpées, les sérieux ouvrages qui les couronnaient, l'ennemi vaillant qui les défendait, tout devait céder devant nous, sujets fidèles et anxieux de réjouir les cœurs troublés de leurs Majestés ¹.

Le patriotisme chez Sakurai prenait la forme du désir de la mort. Il y était d'autant plus poussé que la renommée aux cent voix avait rapporté à sa famille et à ses amis des exploits qu'il n'avait pas eu occasion de réaliser ² et dont on le félicitait. On le croyait grièvement blessé, et il n'avait pas une égratignure. La pensée d'être inférieur à sa réputation lui était insupportable. Il résolut donc de mourir à la première occasion. Il en prévint son ordonnance et le remercia de ses services. Le fidèle Takao lui dit, les larmes aux yeux, qu'il voulait mourir avec lui. La veille de l'assaut de l'ouvrage avancé de Takouchan — c'était le 6 août — Sakurai confectionna une boîte cubique de huit centimètres de côté avec une planche qui avait servi au transport des obus. Takao en joignit les côtés avec des clous de bambou. Sakurai y plaça une mèche de ses cheveux et quelques feuilles de papier pour envelopper ses cendres. Il inscrivit dessus son nom de vivant et le nom bouddhique posthume qu'il s'était choisi. Il prescrivit à Takao d'envoyer ce souvenir à sa famille après sa mort. Vers le soir il écrivit une lettre d'adieux à son frère aîné. Il lui disait qu'il était résolu et prêt à mourir; que d'ailleurs si son corps restait à Port-Arthur, son esprit serait fidèle à l'Empereur pendant sept existences. Le même jour, il reçut une lettre de son frère où se trouvaient ces conseils : « Ne pense pas à l'honneur ni au mérite, sois simplement fidèle au devoir. Quand Nelson mourut glorieusement à Trafalgar, il dit : Grâce à Dieu, j'ai rempli mon devoir ».

Malgré sa bonne volonté, Sakurai revint indemne de l'assaut de Takouchan où pendant deux jours il fut exposé aux projectiles russes. Vers ce moment il fut promu lieutenant en premier. Cet avancement entraîna la cessation de ses fonc-

1. *Human bullets*, p. 172.

2. Par exemple, on croyait chez lui qu'il avait débarqué pendant une tempête, que la barque où il se trouvait avait sombré et qu'il avait nagé jusqu'à la côte en tenant le drapeau du régiment entre ses dents.

tions de porte-drapeau et l'obligation de quitter le colonel Aoki qui avait eu pour lui l'affection d'un père et en avait reçu les soins dévoués d'un fils. La séparation eut lieu avec larmes. Sakurai qui restait dans le même corps, mais rentrait dans le rang, alla faire visite à ses nouveaux chefs et camarades. On lui demandait : « Qu'est-ce que vous portez donc à la ceinture ? » Il répondait en souriant : « C'est mon cercueil. » Et la fameuse boîte prouvait qu'il était prêt à mourir. Comme les sentiments qu'il exprimait étaient ceux de ses interlocuteurs, on se disait adieu et on versait des larmes.

Toute l'armée était prise d'un délire d'héroïsme. Voici une lettre écrite un peu avant le grand assaut du 16 au 24 août par un homme de troupe à sa mère et à son frère :

Deux fois déjà j'ai fait partie comme volontaire de détachements sacrifiés et ma tête est encore sur mes épaules. Je suis plein de tristesse quand je pense à mes camarades morts. Sur deux cents que nous étions, il n'y en a plus que vingt sains et saufs. Pour mon bonheur ou mon malheur j'appartiens à ce petit nombre. Mais la vie de l'homme n'est que de cinquante ans. Si je ne me sacrifie pas maintenant, je n'en aurai peut-être plus l'occasion. Un peu plus tôt ou un peu plus tard il faudra mourir, puisque tout le monde meurt. Aussi je préfère être brisé en morceaux comme un joyau que de rester entier comme une tuile¹. Que je sois atteint par un projectile ou une baïonnette, je ne mourrai qu'une fois. Mon camarade a été tué à ma droite, la cuisse et le bras de mon officier ont été projetés dans les airs à ma gauche, et moi au milieu je n'ai rien eu, et je me pince parce que je doute si je rêve. Je me sens pincé, aussi je dois être vivant. Mon temps de mourir n'est pas encore venu. Il faut que je venge mes camarades. Russes orgueilleux et impudents, je veux vous châtier. Ainsi mon cœur est toujours impatient, quoique je n'aie rien de brillant. Je suis le fils d'un fermier. Cependant on me chantera comme une fleur de cerisier², si je combats bravement et meurs sur le champ de bataille au lieu de faire une fin naturelle et ignoble sur une natte de paille et sous un toit de chaume.

Banzai, Banzai, Banzai à sa Majesté le commandant en Chef.

FCU TAKETASHI YAMAMOTO,
Vice-caporal d'infanterie.

1. Proverbe japonais.

2. C'est-à-dire comme un Samourai, membre de l'ancienne caste guerrière dont la fleur de cerisier était l'emblème. On voit par cet exemple combien l'instruction et le service militaire obligatoires ont répandu le code d'honneur des samourais dans les couches profondes de la nation.

Ce brave garçon qui signait sa lettre comme s'il était déjà mort, y glissa un poème, des rognures d'ongles et des cheveux. Il fut tué trois ou quatre jours après.

*
* *

Le 19 août, il y eut un bombardement violent. Dans la soirée la compagnie de Sakurai fut amenée jusqu'à un village nommé Yangchiakou. Il y avait là le général de division Tsuchiya qui observait l'effet des projectiles japonais. Une bombe russe vint tomber près de lui et atteignit quatre ou cinq hommes. Les projecteurs russes éclairaient la campagne d'une manière intermittente, comme en plein jour. Dès que l'un de ces engins paraissait sur un fort, le chef d'État-Major criait : « Visez-le ! Détruisez-moi ce camarade ! Je suis comme une jeune fiancée, la lumière trop vive me rend gauche et timide. » Les Japonais aussi avaient des projecteurs pris sur les Russes à Nanchan, mais ils étaient moins puissants que ceux de la place. Quand les projecteurs étaient momentanément éteints, les Russes lançaient des fusées éclairantes qui restaient suspendues dans les airs comme des lampes électriques. Aussitôt on entendait le cri : *immobile* et les détachements en marche cessaient d'avancer pour ne pas attirer l'attention des mitrailleuses russes qu'ils redoutaient par-dessus tout.

Le bataillon de Sakurai ne fut pas appelé à combattre avant la nuit du 23 au 24 août. Il eut donc à passer cinq longues journées d'attente. On lui avait assigné comme position de rendez-vous Wouchiafang, village chinois situé à 1 kilomètre dans l'ouest de Yangchiakou. Il devait s'y trouver le 24 à une heure du matin. Le capitaine Kawakami, qui commandait la compagnie de Sakurai, réunit ses lieutenants avant de quitter le bivouac et leur dit : « Adieu. Je n'ai pas d'autre parole à vous dire. J'ai résolu de laisser mon corps sur le champ de bataille. Buvons ensemble la coupe d'eau de la longue séparation. » Les lieutenants étaient dans les mêmes dispositions. Ils burent et, pensant qu'ils étaient réunis pour la dernière fois, ils n'essayèrent pas de retenir leurs larmes. La compagnie se rassembla sous les saules au bord de la rivière de Yangchiakou.

Il fallait remonter son cours sur une certaine longueur. On y rencontra une longue file de brancards portant des blessés des attaques précédentes. La nuit était si sombre qu'il était impossible de rien distinguer. On avançait en tâtonnant. Tout à coup, on entendit un bruit de voix. On s'arrêta et on reconnut une masse de blessés japonais étendus au bord de l'eau. Leurs gémissements, leur respiration haletante, leurs souffrances augmentées par l'exposition au froid et à la rosée de la nuit en vêtements de toile et sans couvertures remplissaient de pitié ceux qui passaient. Le nombre de ces blessés qu'on ne voyait pas, paraissait interminable.

Cependant la compagnie de Sakurai se trompait de chemin. Au lieu d'atteindre Wouchiafang elle eut la surprise de se trouver au quartier général de la 9^e division. Son chef, le général Oshima, descendait des anciens daimyos de Kanazawa, la région où se recrutaient ses hommes. Il exerçait sur eux un prestige extraordinaire, dû non moins au fait que leurs ancêtres avaient été vassaux des siens qu'à ses éminentes qualités militaires. On vivait là en pleine atmosphère féodale. Une certaine originalité ne nuisait pas à l'autorité d'Oshima. Tandis que toute sa division portait des vêtements de toile khaki, lui seul avait conservé les habits de drap sombre, d'usage en hiver et plus visibles à distance. Il avait noué autour de sa taille une ceinture de crêpe de soie, dans laquelle passait un long sabre japonais. Cette tenue en faisait une belle cible. Les projectiles ennemis semblaient le respecter, bien qu'il ne cessât de s'exposer pour donner confiance à ses hommes. La veille, au prix de très lourdes pertes, et d'un rare esprit d'initiative, la 6^e brigade de la 9^e division avait enlevé les deux redoutes Panlong qui étaient situées sur la ligne principale des défenses de Port-Arthur.

Un officier d'État-Major remit la compagnie de Sakurai sur la bonne voie, mais elle ne tarda pas à se perdre de nouveau. Elle demanda son chemin, on lui dit d'aller à droite. Elle se dirigea de ce côté; là on lui dit de retourner au point d'où elle était partie. C'était à désespérer d'arriver à temps, car il n'y avait plus que quelques minutes jusqu'à une heure. Chacun croyait qu'un retard au rendez-vous entacherait son honneur et pourrait être une cause de défaite, car l'assaut projeté exigeait

la réunion de tous les efforts. Par bonheur on rencontra un sapeur du génie qui conduisit la compagnie à une tranchée : il n'y avait qu'à la suivre pour atteindre un espace découvert au delà duquel était Wouchiafang. On longea la tranchée jusqu'au bout. On traversa aussi vite que possible l'espace découvert. Tout à coup un projecteur éclaira les champs. Le capitaine donna l'ordre de se coucher, et on attendit que la lumière disparût.

Enfin on arriva au rendez-vous. On chercha à tâtons dans toutes les directions, on appela et on ne trouva personne de vivant, mais le sol était couvert de cadavres. Comme l'heure était passée, on crut que le gros de l'armée était déjà parti. Le capitaine Kawakami se désespéra. Il dit : « Je ne peux expier ma faute, même par le suicide. » Tous se croyaient déshonorés.

On n'avait pas de temps à perdre en longues réflexions. Comme on savait que l'attaque devait passer par la redoute Panlong-est, qui était à un kilomètre à peine vers le sud, on se dirigea de ce côté. On marcha vers le ravin qui y conduisait en se laissant guider par un crépitement de mitrailleuses.

Le ravin était un passage encaissé de trois à quatre mètres de largeur, produit par des érosions et bien défilé aux vues des Russes. C'est là que s'étaient engouffrées les troupes du général Oshima qui avaient conquis la redoute après une lutte de quarante heures. C'était un lieu d'horreur où morts et blessés étaient entassés pêle-mêle. On ne pouvait avancer sans marcher sur un cadavre. Vers la naissance du ravin, dans le voisinage du réseau de fils de fer qui entourait la redoute, la compagnie de Sakurai s'arrêta un instant. Des mitrailleuses russes crépitaient à gauche. En même temps du fond du ravin montaient six mitrailleuses japonaises qui essayaient de gagner Panlong. Nulle part, on n'apercevait d'infanterie japonaise. Ce fut un grand désappointement. L'assaut aurait-il été contremandé ? On délibéra, puis le capitaine résolut de regagner Wouchiafang pour attendre de nouveaux ordres. Les hommes obéirent non sans regret. Il fallut descendre le ravin et marcher une fois de plus dans l'obscurité sur les corps des camarades morts ou blessés. Ils étaient dans une situation pire que la première fois, parce que les roues des affûts les avaient écrasés. Combien de blessés avaient dû périr !

On s'arrêta à l'entrée du ravin pour observer et on vit des groupes d'ombres traverser la plaine. Par bonheur il se trouva que c'était le corps principal qui lui aussi s'était égaré et avait été retardé par les projecteurs russes. On se rassembla au pied d'une pente raide formant angle mort et tout le monde éprouva une grande joie à la pensée que l'isolement avait cessé et qu'on était à l'avant-garde des troupes d'assaut. Sakurai reconnut les officiers de son bataillon. Son chef, le major Matsumura, s'était donné une entorse en enlevant Takouchan et il n'était pas guéri, mais il avait tenu à honneur d'être présent et il s'aidait d'une canne. De tous les officiers du bataillon, seul il devait, avec Sakurai, survivre à l'assaut.

Sakurai tint à ses hommes ce petit discours : « Je vous dis adieu. Combattez de toutes vos forces. Le sort de Port-Arthur dépendra du combat de cette nuit. Buvons ensemble cette eau, comme si nous étions au moment de mourir. » Il remplit un gobelet d'eau qu'un soldat avait été chercher au péril de sa vie et chacun en but quelques gouttes. Puis on s'allégea et on ne conserva que ce qu'il faut pour se soutenir deux ou trois jours. Sakurai avait décoré son uniforme khaki avec un drapeau japonais passé dans sa ceinture ; il comptait le planter sur un ouvrage russe ; il avait une serviette nouée autour du cou. Il ne portait pas de souliers et n'avait au pied que des *tabi*¹. Il avait son sabre, sa gourde pleine d'eau et trois biscuits.

Bientôt l'ordre vint de monter jusqu'à un point à mi-hauteur de Panlong. Pour la troisième fois on s'engagea dans l'horrible ravin et l'on dut marcher sur les corps des camarades. La puanteur était atroce. Un blessé gémissait dans un coin. Il avait les deux jambes brisées. Comme il n'avait pas mangé depuis trois jours, Sakurai lui donna ses trois biscuits qu'il reçut avec des larmes de joie et de gratitude.

On arriva aux fils de fer qui avaient protégé Panlong contre les attaques de la 9^e division. Ils étaient pleins de corps de sapeurs. Les uns tenaient encore les ciseaux avec lesquels ils avaient voulu couper les fils et les autres les poteaux qu'ils avaient tenté d'arracher.

1. Chaussettes japonaises en toile avec semelles souples en cuir et compartiment séparé pour le gros doigt de pied, excellentes pour les courses en pays rocheux.

Plus haut était le drapeau du régiment dont la vue fit tressaillir Sakurai. Il salua le colonel Aoki qui lui dit : « Sakurai, je prie pour vos succès. » Plus haut il fut appelé par le lieutenant Yoshida de la 9^e division qui était de sa province. Étonné de le voir assis seul sur le parapet de Panlong, Sakurai lui demanda ce qu'il faisait. Yoshida l'invita à regarder à l'intérieur. Il y avait là des morts et des blessés empilés sur trois et quatre rangs, au milieu des canons ennemis, toute la compagnie de Yoshida qui avait enlevé les pièces et avait été anéantie par les mitrailleuses russes de l'arrière. Yoshida était resté seul intact ; ne voulant pas quitter ses hommes, il veillait sur leurs restes. Il fut tué à l'assaut du mois d'octobre.

Quand tout le monde fut réuni, le colonel Aoki prononça cette exhortation suprême : « Le combat de cette nuit est notre grande chance de servir notre pays. Cette nuit nous frapperons Port-Arthur au cœur. Notre brave colonne d'assaut ne doit pas être seulement *prête* à mourir, mais *certaine* de mourir. Comme votre père, je suis plus reconnaissant que je ne peux dire pour votre ardeur à combattre. Que chacun de vous donne son maximum ! »

Les hommes *de la mort certaine*, cette appellation plut au régiment. On défila devant le drapeau, on dépassa Panlong-est et on atteignit le premier retranchement ennemi ¹. Le plan était de prendre le fort Kikouan-nord qui est à l'est de Panlong, puis la crête dominante de Wangtai qui est au sud. Mais bientôt tout ne fut que confusion. Tout d'abord on lança des bombes à main dans les tranchées ennemies. Elles firent sauter en l'air des sacs à terre, des têtes et des bras. Les flammes mêlées à des tourbillons de fumée éclairaient la scène de lueurs rouges. Les Russes se sauvèrent. Les Japonais les poursuivirent en criant : *Tokkan*. Comme on ne savait trop où on allait, Sakurai quitta un instant le capitaine Kawakami et escalada sur la gauche un parapet. Il aperçut de là la silhouette noire de Kikouan-nord se découpant sur le ciel. Il revint et fut surpris de ne plus trouver personne. Il appela,

1. Appelé le mur chinois parce qu'il datait de l'occupation chinoise. On trouvera une description sommaire du front attaqué et une relation d'ensemble de l'assaut d'août dans mon étude sur *le Siège de Port-Arthur*, pp. 32 et suiv.

une voix répondit : « Lieutenant Sakurai. » C'était celle du caporal Ito qui pleurait abondamment. — « Pourquoi pleurez-vous ? Qu'est-il arrivé ? — Lieutenant Sakurai, vous êtes devenu un personnage important. Notre capitaine est mort. » Sakurai pleura aussi à la pensée que le brave Kawakami qui quelques minutes auparavant criait en avant, appartenait à un autre monde.

Sakurai souleva le cadavre, retira la carte secrète¹ et, se dressant, dit qu'à partir de ce moment il commandait la 12^e compagnie. Il ordonna à un blessé de porter le corps du capitaine en arrière. Successivement deux hommes furent tués en exécutant cet ordre.

Il réunit ses hommes, prescrivit au caporal Ito de ne pas laisser couper la ligne des tirailleurs et annonça qu'il marcherait au centre. Dans l'obscurité on ne distinguait aucun détail, mais il semblait qu'on était dans un creux en forme de chaudron et qu'en avant se trouvait une forteresse naturelle. Sakurai commanda : « Douzième compagnie, en avant. Serrez les rangs. » Puis tout se passa comme dans un rêve. La voix du caporal Ito, son voisin, cessa de se faire entendre. Les baïonnettes devinrent de moins en moins nombreuses. Bientôt il ne resta qu'une poignée d'hommes. Tout à coup, Sakurai reçut comme un coup de bâton et tomba. Sa main droite était cassée au poignet et pendait inerte. Le sang coulait à flots. Il la pansa² à la lueur des projectiles éclairants des Russes, l'entoura d'un mouchoir et la suspendit à son cou avec le drapeau du Soleil levant qu'il portait à la ceinture.

*
* *

En regardant vers l'ennemi, il aperçut les canons de la batterie de Wangtai si haut qu'ils paraissaient toucher le ciel. La clarté des fusées et le bruit de la canonnade augmentaient. Il

1. Un document dont beaucoup d'officiers étaient dépositaires et qu'ils s'empressaient de détruire quand ils étaient au moment d'être pris ou de mourir.

2. Chaque soldat avait reçu des pansements de la Société des secours aux blessés.

tâta ses jambes et, voyant qu'elles étaient intactes, il se mit à gravir la pente de Wangtai. Il se servait de son sabre nu, dont il avait jeté le fourreau, comme d'une canne tenue dans la main gauche.

Il appela les quelques hommes qui lui restaient et leur ordonna de le suivre. Puis il prescrivit à un soldat de planter le drapeau japonais sur les canons de Wangtai. L'entreprise était folle parce qu'il n'y avait aucun renfort à proximité. Presque aussitôt l'homme fut tué. On entendit tout à coup un grand bruit. C'était un détachement russe qui exécutait une contre-attaque et s'avancait « comme une barrière de bois sombre ». Les soldats de Sakurai étaient en trop petit nombre et sur une pente trop raide pour résister. Ils furent débordés en un clin d'œil et rejetés vers le bas. Ils s'arrêtèrent au retranchement d'où ils étaient partis et firent face aux Russes. Une lutte corps à corps suivit. Sakurai était enroué à force de crier. Tout à coup son sabre fut brisé et son bras gauche percé. Il tomba, et, comme il essayait de se relever, un éclat d'obus vint broyer sa jambe droite. Il était complètement incapable de marcher. Un soldat étendu près de lui lui cria : « Lieutenant Sakurai, mourons ensemble. » Sakurai le saisit avec son bras gauche et, en grinçant des dents de douleur et de regret, dut se borner à observer les péripéties du combat.

Cependant cette nuit tragique touchait à son terme. Quand le jour parut, Sakurai reconnut l'homme qu'il avait dans ses bras, c'était un nommé Kensaki Ono dont il avait dirigé l'instruction. Il avait l'œil droit crevé et le côté droit percé. Sakurai avait le bras gauche couvert de sang qui dégouttait le long du cou d'Ono. Ono détacha ce bras et le pansa. Sakurai, entouré d'ennemis, grièvement blessé, sans espoir d'être secouru, entrevit le malheur d'être fait prisonnier. Mieux valait mourir. Il se résolut au suicide, mais il n'avait pas d'arme. Des larmes de rage l'étouffaient. Il pria Ono, il lui ordonna de le tuer. Mais Ono, la figure en sang et presque aveugle, saisit son fusil et lui dit : « Je résiste à vos ordres. »

Sakurai était désireux de faire connaître la situation en arrière. Il l'exposa à Ono et, pour le décider à partir, il lui demanda de lui amener un brancard, bien qu'il sût qu'un brancard n'aurait pu être porté si loin dans les lignes ennemies.

Ono bondit comme un possédé, lui dit de l'attendre et en un instant disparut.

Sakurai resté seul parmi les morts et les mourants eut un moment de désespoir. Il se consola de mourir d'épuisement à vingt-cinq ans, en répétant les paroles de Nelson : « Grâce au ciel, j'ai rempli mon devoir. » Des Russes allaient et venaient dans les tranchées à peu de distance et tiraient sur les Japonais qui respiraient encore. Trois ou quatre balles arrivèrent dans son voisinage. Les Russes s'approchèrent, la baïonnette au canon. Sakurai, s'attendant à être massacré, ferma les yeux. Heureusement cinq ou six Japonais blessés tirèrent sur les Russes et détournèrent leur attention.

A ce moment un Japonais parut sur le retranchement en poussant des cris sauvages et en brandissant son sabre. Ce héros inconnu montait seul à l'assaut de la tranchée russe. Il fut aussitôt frappé à mort et vint rouler aux pieds de Sakurai.

Peu après des projectiles japonais vinrent éclater en grand nombre sur sa tête. C'était le signe d'une interruption de l'assaut et d'une reprise du bombardement. Pour le coup il se crut perdu. Têtes, bras et jambes étaient déchirés et projetés çà et là. Il ferma les yeux avec résignation et pria pour que son agonie fût courte. Par bonheur il ne reçut que de petits éclats qui augmentèrent le nombre de ses blessures, mais ne touchèrent aucun organe vital. A côté de lui des blessés devenaient fous et périssaient dans un accès de frénésie. Un officier russe montrait sa jambe blessée à un infirmier japonais blessé lui-même, qui le pansa avec ses propres bandes. Quand l'opération fut faite, le Russe lui tira un coup de revolver à bout portant et le tua en guise de remerciement.

Saisi d'horreur et affaibli par la perte de son sang, Sakurai ferma les yeux. Il était sur les frontières de la vie et de la mort quand il se sentit soulevé, puis abandonné. Il rouvrit les yeux et aperçut deux ou trois Russes montant la colline. Ils avaient sans doute voulu le faire prisonnier, puis l'avaient abandonné comme mort.

Au bout de quelque temps quelqu'un s'approcha de lui en rampant et resta immobile comme un mort. Puis Sakurai entendit murmurer ces paroles : « Allons en arrière, je vous aiderai », et il vit un soldat inconnu qui avait la tête bandée.

Sakurai lui répondit qu'il n'espérait plus revenir vivant, il le pria de le tuer et de se sauver lui-même s'il le pouvait. Mais son sauveur, un nommé Takisaburo Kondo du régiment de Kochi, répliqua qu'il le ramènerait vivant ou mort. Tel était l'esprit de fraternité héroïque qui régnait dans les rangs de l'armée japonaise. Kondo saisit le bras gauche de Sakurai et le plaça sur son épaule.

A ce moment un soldat qui gémissait de l'autre côté dit d'une voix défaillante : « Lieutenant, donnez-moi la dernière coupe d'eau. » Sakurai touché se laissa retomber. Il demanda de l'eau à son sauveur qui prit son bidon, et, en passant par-dessus la poitrine de Sakurai, en versa quelques gouttes dans la bouche du mourant. Celui-ci remercia en réunissant ses mains brisées et expira en murmurant : *Namu Amida Butsu*¹. *Namu Amida Butsu*.

De nouveau Kondo saisit le bras gauche de Sakurai, il le hissa sur son dos et d'un bond franchit le retranchement. L'un et l'autre roulèrent par terre et firent les morts. Les projectiles pleuvaient dru comme grêle. Kondo ramassa un manteau et en couvrit le corps de Sakurai qui souffrait d'inexprimables douleurs à sa jambe cassée. Il enleva sa baïonnette et la lia contre ce membre avec une serviette. Puis il lui donna à boire et l'exhorta à la patience. Il ramassa par terre des gourdes contenant de l'eau et remplit le même office charitable pour les blessés voisins qui ne pouvaient se mouvoir. Souvent il s'arrêtait pour ne pas éveiller l'attention des Russes et il se couchait près de Sakurai auquel il faisait un rempart de son corps.

Au bout de quelques heures Sakurai s'évanouit. Quand il reprit connaissance, Kondo lui dit : « Bien que beaucoup de coups tombent encore près de nous, nous ne pouvons rester ici jusqu'à la nuit car les Russes reviendraient et nous tueraient. Il faut partir. Considérez-vous comme mort. » Il l'enveloppa dans le manteau et faisant signe à un autre soldat blessé, tous deux emportèrent Sakurai qui se sentait triste et honteux d'abandonner ses chers camarades sur les pentes de Wangtai. Tous les cinq ou six pas les deux soldats s'arrêtaient et faisaient

1. Invocation bouddhique très répandue dans le peuple, dont le sens paraît être : « Je t'adore, éternel Bouddha. »

les morts afin de tromper la vigilance des Russes. Ils dépassèrent enfin les réseaux de fil de fer et arrivèrent dans un ravin où ils s'arrêtèrent. De nouveau Sakurai perdit connaissance.

Il fut rappelé à la vie par un obus qui éclata dans le voisinage et fit voler vers lui du sable et des cailloux. Le fidèle Kondo le veillait et avait étendu sur sa figure un drapeau japonais pour le garantir des intempéries. Il assujettit deux bâtons au manteau qui l'enveloppait, appela quatre ou cinq blessés qui passaient et les pria de porter Sakurai à la station de premier pansement. Puis levant un coin du drapeau il lui dit : « Lieutenant, ma blessure n'est pas assez grave pour que je retourne en arrière. Votre cas est sérieux. Prenez bien soin de vous et guérissez. » Il s'éloigna sans attendre un remerciement. Sakurai, plein de gratitude pour un héroïsme si noble et si simplement accompli, ne put que pleurer et prier pour son sauveur. Il ne le revit plus. Kondo fut tué un mois plus tard.

La nuit suivante, les hommes qui portaient Sakurai atteignirent non sans peine la station de premier pansement. On le croyait mort et déjà la fatale nouvelle avait été annoncée à sa famille. Plus tard on lui dit qu'on avait placé sur l'autel familial ses lettres et ses souvenirs et qu'on avait offert à son esprit de l'encens et des fleurs. On ne sait si la boîte qu'il appelait son cercueil avait été envoyée au Japon. En tout cas elle ne fut pas perdue et pendant les longs loisirs de sa convalescence il s'amusait à la montrer à ses amis.

Les médecins de la station de premier pansement crurent qu'il ne pourrait survivre. Néanmoins ils l'envoyèrent à l'ambulance. La force de sa constitution prit le dessus et on put le transporter au Japon. Il resta couché dix mois sans pouvoir bouger.

*
* *

Quand la santé revint, Sakurai écrivit avec la main gauche son livre des « Boulets humains » dont nous avons indiqué l'étonnant succès au début de cet article. Une Américaine, miss Alice Bacon¹, le fit traduire et le présenta à ses compatriotes.

1. Autrefois professeur à l'école des pairessees de Tokio, elle a écrit deux des meilleurs ouvrages que l'on possède sur la femme japonaise : *Japanese girls and women* et *A Japanese interior*.

Il est probable qu'elle pensa faire œuvre utile en leur montrant sur le vif l'âme des soldats japonais à une heure où l'esprit d'exclusivisme des ouvriers californiens menaçait de déclencher une guerre entre les États-Unis et le Japon. Nul livre n'était plus propre à augmenter le respect dû à la race japonaise et à faire réfléchir ceux qui seraient tentés de la provoquer, car même en faisant la part de l'exaltation d'un jeune homme, le fond est sincère et vrai. On y sent le mépris de la mort poussé jusqu'au désir de la mort et un sentiment de solidarité et de confiance réciproque qui font de l'armée japonaise un tout très solidement cimenté.

*
* *

On se demandera peut-être, si une jeune République, comme celle des États-Unis, est capable d'un patriotisme aussi intense que le vieil empire du Japon, encore tout empreint d'esprit féodal. A première vue la réponse paraît négative. En Amérique l'armée fédérale est embryonnaire ; les milices d'États sont des gardes nationales peu disciplinées ; toute l'énergie des particuliers (et elle est colossale) semble se dépenser dans la chasse aux dollars. Mais un examen plus approfondi modifie ce jugement. Au budget on remarque un chapitre intitulé : Pensions aux vétérans et aux orphelins de la guerre de Sécession, qui, pour 1906, s'élève à 143 millions de dollars (plus de 743 millions de francs ¹). La Marine, qui tend à devenir la seconde du monde, ne coûte que 118 millions de dollars. On a de suite l'intuition qu'un peuple qui reconnaît si magnifiquement les services de ses défenseurs est capable de patriotisme. On en aura la certitude si, un jour de 30 mai, fête de la décoration des tombes, on visite un des nombreux cimetières nationaux où sont enterrés ceux qui ont combattu pour la patrie. On y verra les plus beaux monuments élevés « aux morts inconnus », une profusion de fleurs et de drapeaux et on y entendra des discours et des chants où l'esprit de sacrifice

1. On a souvent dit que le fonds des pensions était une source de fraudes et de gaspillage. Cela est possible, mais il est certain que les abus ne portent pas sur la totalité, ni même sur la plus grande partie, de cette somme énorme.

est exalté en présence de foules compactes. Quelle que soit la distance des villes, de longs cortèges qui se déploient sur plusieurs kilomètres de longueur parfois, se rendent dans ces cimetières. Cette admirable fête, qui n'est pas légale, est observée par tous, parce qu'elle a ses racines dans le cœur de la nation. Elle doit son origine aux femmes du Sud ; celles du Nord les ont imitées ; les hommes ont suivi. Enfin, si l'on visite une école publique, il y a beaucoup de chance pour que l'on y voie, affichée aux murs, entre des cartes et des tableaux d'enseignement, l'oraison funèbre des morts de Gettysburg, par le Président Lincoln. Après cinquante ans elle est vivante comme au jour où elle a été prononcée¹. Le peuple américain a eu cette bonne fortune de trouver aux moments de grande crise des Présidents tels que Washington ou Lincoln qui disaient ce qui convenait. Leur parole se répercute à travers les âges et elle a autant de poids que celle du Mikado. On est donc porté à croire que le patriotisme est indépendant de la structure de la société et de la forme du gouvernement, mais que dans une démocratie occupée à s'enrichir, il est parfois dissimulé par le tourbillon des affaires. Le Japon connaîtra cette évolution qui a déjà commencé dans les grandes villes et les centres industriels tels qu'Osaka.

GÉNÉRAL C. DE GRANDPREY

1. En voici l'esprit : Nous ne pouvons pas sanctifier ce champ de bataille. Il l'a été par les braves gens qui ont lutté ici. C'est à nous, vivants, qu'il appartient plutôt de nous dédier à la tâche qu'ils ont si noblement avancée, de demander à ces morts un accroissement de dévotion à la cause pour laquelle ils ont donné la dernière et pleine mesure de la dévotion, et de décider solennellement que ces morts ne sont pas morts en vain.



Notes du mont Royal

WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM



Une ou plusieurs pages ont été volontairement omises ici.

TABLE DU PREMIER VOLUME

Janvier-Février

LIVRAISON DU 1^{er} JANVIER

	Pages.
***.....	Conseils à Murat 1803..... 5
LÉONCE ABEILLE.....	Discipline et Silence..... 13
CLAUDE FARRÈRE.....	Pour Vaincre (3 ^e partie)..... 20
RICHARD WAGNER.....	Lettres à Otto Wesendonk. — II..... 61
MARCEL LABORDÈRE.....	Finances brésiliennes..... 86
CLARA VIEBIG.....	Pécheresse (4 ^e partie)..... 133
D ^r GEORGES DUMAS.....	Le Diable en Thiérache..... 171
LOUIS AUBERT.....	L'Accord américain-japonais..... 199

LIVRAISON DU 15 JANVIER

C ^{te} VICTOR DURUY.....	L'Armée austro-hongroise..... 225
RICHARD WAGNER.....	Lettres à Otto Wesendonk. — III..... 242
CLAUDE FARRÈRE.....	Pour Vaincre (4 ^e partie)..... 250
MARCEL MIELVAQUE.....	Crise agraire. — I..... 293
GUSTAVE SIMON.....	Les Origines des « Misérables »..... 327
D ^r ARMAND BEAUVY.....	Tuberculose et Vie urbaine..... 349
CLARA VIEBIG.....	Pécheresse (fin)..... 370
COMTE DE SOUVIGNY.....	Pour Défendre Monaco..... 415
VICTOR BÉRARD.....	Questions extérieures. — Indépendance serbe.. 436

LIVRAISON DU 1^{er} FÉVRIER

	Page.
MATHILDE SERAO	Vive la Vie! (<i>1^{re} partie</i>) 449
ALFRED CROISSET	Gaston Boissier 502
JUDITH GAUTIER	Le Collier des Jours; Troisième Rang. — I. . . 517
L. BLARINGHEM	Le Perfectionnement des Plantes 519
CLAUDE FARRÈRE	Pour vaincre (<i>fin</i>) 565
MARCEL MIELVAQUE	Crise agraire. — II. 598
ANDRÉ MAUREL	Aux Musées du Vatican 625
ALEXANDRE MORET	La Passion d'Osiris 645
VICTOR BÉRARD	Questions extérieures. — Le Procès d'Agram. . 661

LIVRAISON DU 15 FÉVRIER

ANATOLE FRANCE	La Chemise (<i>1^{re} partie</i>) 673
JUDITH GAUTIER	Le Collier des Jours; Troisième Rang. — II. . 702
G ^{ral} C. DE GRANDPREY	Boulets humains 717
MATHILDE SERAO	Vive la Vie! (<i>2^e partie</i>) 743
MAURICE MURET	Les Drames d'Ernest de Wildenbruch 788
MARCEL LABORDÈRE	L'Affaire de l'Ouenza 801
FERNAND GREGH	Carnaval 821
FERNAND CAUSSY	Les Débuts de M. de Calonne 837
CH. DE CALONNE	Soucis d'Intendant. — I 847
VICTOR BÉRARD	Questions extérieures. — Cinquième Acte . . 867

